

ICI MIEUX QUE LÀ-BAS

Pessimisme

« **T**a chronique sur Alger est d'un pessimisme... », me dit un copain à partir de Paris. Puis, ça a coupé. Je n'ai pas rappelé, je ne saurais donc pas ce qui lui a fait dire ça. Mais je n'ai pas besoin de ses raisons pour la trouver pessimiste par moi-même, sans l'aide clairvoyante des pessimistes de vieille souche, rodés à toutes les figures possibles et imaginables du contraire de l'optimisme. Alger n'est plus Alger, c'est vite dit et un point c'est tout ! C'est une aggrégation de bourgs qui s'amalgament dans un chaos de conurbation. Des urbanistes suent sang et eau, depuis des décennies, pour essayer de donner un peu de gueule à cette ville des villes, de la faire tourner vraiment vers la mer dont elle a la vocation. Rien à faire. Il manque toujours un pour faire dix. Les plus beaux plans ont fini sur la comète. Dans la réalité, ce grain de sable qui empêche la machine de tourner est toujours gracieusement offert par quelqu'un ou par quelque immanence malaisante. Un coup, c'est le défaut de volonté politique qui empêche que la ville recouvre son lustre d'antan, ce caractère inimitable de port et de colline à la fois. Un autre coup, c'est l'incompétence de la même écurie. Une troisième fois, c'est l'exode dû conjointement à la violence politique de ces dernières années et à la paupérisation des campagnes qui emplit la

ville de sans-domicile qui errent comme autant de sentinelles de notre mauvaise conscience collective. Un autre coup, c'est la démagogie qui hâte la réfection des façades à l'approche de la visite d'un Chirac ou d'un de ses pairs d'un autre pays qui devient elle-même une politique. On a la stratégie de développement qu'on peut.

Le fait nouveau est que, maintenant, tous les Alger se ressemblent : Alger du centre-ville croulant sous les pas perdus, Alger de Hydra et Cie, Alger des résidences haut perchées et aux murailles crénelées de tesson de verre et de barbelés, Alger de Meskoud qui fleurit le thé à la menthe et la nostalgie, Alger des abords comme Bachdjarrah qui est la seule à ne pas changer parce qu'elle est née déjà dans le pire...

Quand tu en es loin et que tu penses à Alger, elle entre dans ta grisaille comme une flaque de soleil. Mais quand tu entres dans Alger, ce n'est plus pareil. Mais, peut-être, en effet, que ce n'est pas l'objet qu'on regarde qui change mais le regard lui-même. Le pessimisme flottait dans l'air en cette fin d'année 2004. Où que tu te tournais, il n'y avait que chaos et désolation. En Asie, tu as vu comment le tsunami a emporté une civilisation tout entière. C'est une conception du monde qui est partie dans les flots. Le tsunami est perçu comme quelque chose de métaphysique. Quand l'hu-

manitaire aura comblé la culpabilité, il restera cet immense travail de reconstruction psychique et symbolique qui nécessitera des générations entières. On n'en a pas fini avec ce tsunami.

En Indonésie, comme il fallait s'y attendre, tous les minarets et toutes les chapelles ont accouru pour donner un supplément d'âme aux survivants sonnés par le cataclysme. Les recruteurs de l'Eglise de scientologie errent dans les décombres pour absorber, disent-ils, les mauvaises ondes de l'enfer. En allant vers eux, ces mauvaises ondes n'iraient pas ailleurs semer les desastres. Au coude à coude avec eux, les intégristes musulmans ressortent ce classique inusable : le tsunami est un châtement de Dieu parce que les hommes se sont mal comportés.

Chacun veut instrumentaliser la douleur des survivants, combler l'inexplicable par l'explication divine et ramener les brebis égarées vers le droit chemin qui ne peut être que le chemin qu'empruntent les bergers des âmes...

Pessimisme... Voilà un copain qui comment la sinistre plaisanterie de se faire terrasser par une crise cardiaque et de s'en aller, laissant tout le monde au milieu du gué. Avant Sadek, il y a eu Mohya, puis Brahim Izri. Cette succession de décès rappelle la sinistre période des années 1993-1994 lorsque des amis qui ne se voyaient plus

depuis des décennies se sont soudain mis à se rencontrer régulièrement, hebdomadairement, dans les veillées funèbres et les cimetières. Puis, ce qui devait arriver arriva. Parmi les survivants de l'hécatombe, quelques-uns sont partis. En exil. Ils ont vécu ce départ comme un tunnel sans fin. La tragédie de la mort de Sadek Aïssat tient en ce qu'elle est la triste fin non pas seulement d'un homme, attachant comme personne, mais d'une condition. Dans la communauté des amis à Paris, le décès de Sadek cause un véritable traumatisme. Il étaye ce qui n'était qu'une possibilité théorique : la mort en exil peut être le seul vrai retour.

Sans compter tout le reste, c'est-à-dire tout cet univers de pugnacité militante, de culture réellement populaire, de sublimation littéraire dont Sadek était le dépositaire et le fruit. Paris paraît comme estropié de quelque chose, comme vide, comme un piège qui a pris le meilleur d'entre nous et qui promet de nous prendre. Bien sûr, les tenants du manichéisme, les spécialistes du binaire, les usagers de la politique philanthrope ne voient pas de problème là où ils ne le posent pas à eux-mêmes. Quand ils entendent ce genre de propos, ils répondent : pourquoi vous ne rentrez pas ? « Rentrer »... Bercail... Si ça pouvait être si simple que ça...

Dans cette tempête de pessimisme, j'ai trouvé



Par Arezki Metref
arezkimetref@yahoo.fr

matière à un peu d'optimisme ... Enfin ... pas tout à fait... car rien n'est jamais achevé dans ce foutu pays. Il y a, en effet, quelque chose de constructif dans l'appel lancé par Ahmed Ouyahia au dialogue avec le mouvement des aarchs.

Mais je ne comprends vraiment pas, et ça gâche horriblement mon optimisme, pourquoi il se refuse à livrer les raisons de cet appel inopiné, inattendu au dialogue... Décidément... Si les choses sont claires, le Premier ministre devrait dire publiquement qu'il lance le dialogue avec le mouvement des aarchs pour deux ou trois ou quinze raisons qui sont les suivantes... Et il les énumère... Si les choses ne sont pas claires, il vaut mieux mener un dialogue discret, secret, en évitant cette absurdité de dire publiquement qu'on est obligé de taire quelque chose...

A. M.

SORTIE DU DERNIER ALBUM DE LOUNIS AIT MENGUELLET

“Il n’y a rien de nouveau sous le soleil”

Resté en marge de la production artistique depuis bientôt trois ans, bien qu'il ait été tout le temps présent durant l'année dernière sur la scène musicale avec ses nombreux concerts animés ici en Algérie ou en France, Lounis Aït Menguellet revient avec un nouvel album, “yenna-d wemghar” (le vieux a dit) produit par “Izemprou Alger”. Un nouvel opus composé de six chansons dont la totalité des arrangements est assurée par son fils Djaffar avec beaucoup de musiciens connus sur la scène musicale locale, comme Salem Kerrouche et Halit.

Côté musical, le chanteur rompt avec la sobriété coutumière de

ses enregistrements. Il a introduit, à l'instar du dernier album “inasan”, produit en 2001, beaucoup de sons avec des arrangements plus luxuriants. Deux chansons dans le genre “chaâbi” font également partie de ce nouveau décor musical, où banjo, qanoun, percussion et autre flûte ornent avec justesse et respect les mélodies connues du chanteur, au service des textes d'une grande qualité poétique décrivant la thématique du “sage” d'Ighil Bwammas. L'une de ses chansons est même précédée d'un “istikhar” chantée souvent en live avec la chanson “dir iyi”, extraite de l'album “inasan”.

“yenna Imenna”, Da Idir (Da Ferhat à l'origi-



ne), “assendu n'wman”, wemghar”, composent “cna tajmilt”, inid a y les six tubes de ce nouvel opus décrivant les

sujets les plus cruciaux que vit notre société. Le poète n'a rien apporté de nouveau en matière de thématique.

Le diagnostic est le même. Lounis a toujours gardé un œil lucide sur l'évolution de la société en général, et quelle évolution, puisque les maux tournent toujours autour de nous sans arriver à les guérir. Et dans presque toutes les chansons, le visionnaire montre encore que les rêves sont toujours permis, avec sa grande philosophie. Tout en restant sensible, il n'a pas manqué, aussi, de débiter certaines vérités pas toujours bonnes à collectionner sur “sa” société. Quand on tourne en rond, quand on

n'a rien à proposer, quand on chante même les morts, mais un arrière-fond assez tendancieux, quelle thérapie que pourra prescrire le sage pour éradiquer les maux. Alors il ne reste que des désillusions et beaucoup d'amertumes. Paradoxalement, qu'il soit, ce nouvel album, autant il est une image d'espoir, autant le chanteur y trouve une opportunité pour pérorer sur cette icône sur fond d'une trame où le pessimisme est débordant.

Après la sortie nationale de cet album prévue pour ce lundi 17 janvier, Aït Menguellet prévoit de se produire en concert le 03 février prochain à la Coupole (citée olympique), à Alger.

J. L. Hassani